

Le je entre la mémoire et l'oubli ?

Gérald Tenenbaum

La mémoire est par nature collective puisqu'elle se transmet. De bouche à oreille, de mère à fille, de grand-père à petit-fils, la mémoire voyage, elle est un train dans lequel nous montons, parfois juste sur le marchepied, le temps d'escorter ceux qui nous ont précédé ou d'accompagner ceux qui nous suivront, avant de redescendre, vaincus, forcément vaincus.

L'oubli aussi peut lier, rassembler ou regrouper. Il est parfois nécessaire d'unir les efforts pour estomper, occulter ou refouler. Mais, avant tout, l'oubli est personnel. Ce puits-là trouve sa place, bien à l'abri, au cœur intime de notre être intime. Oublier, c'est d'abord une faille, une défaite secrète : renoncer, abandonner, engloutir, perdre ; oublier c'est s'appauvrir au fond de soi. Et comme, plus qu'à nous-mêmes, la mémoire nous lie à l'autre, l'oubli est aussi une forme de trahison. Qui n'a pas jeté à la face ou à l'oreille d'un ami silencieux depuis trop longtemps : « Alors, tu m'as donc oublié ? »

Issu d'une famille juive naviguant, génocide oblige, entre la mémoire et l'oubli, et engagé, par la pesanteur des choses, dans des structures associatives où la mémoire est un devoir et l'oubli une faute, j'ai longtemps été un fantassin de la mémoire.

Longtemps marché.

Pour tous ceux de notre génération, lutter contre l'oubli se présentait comme une mission sacrée. Les témoins, survivants ou disparus, nous fixaient de leurs paupières creuses, ceux-ci peut-être encore plus que ceux-là. La perte de mémoire était le symbole de l'anéantissement, la quête de la mémoire un Graal. Et comme Perceval, n'osant pas poser la question à tous ces rois et reines pêcheurs aux bras tatoués, nous échouions inéluctablement à atteindre nos buts.

Tant que le but se dérobe, comment penser à autre chose ?

Romancier, j'ai résolument rendu (ou demandé) grâce à une mémoire articulée autour d'un manque — *L'Ordre des jours*. Quel destin attend cette fragile héroïne qui se souvient alors que les autres oublient ? La quête peut-elle être menée sur un sentier solitaire ? Comment le sujet se structure-t-il à travers sa mémoire, fantasmée puis confrontée à la réalité ?

C'est ensuite, seulement ensuite, que les vertus de l'oubli m'ont taraudé et finalement convaincu. Conserver chaque détail, les revivre sans cesse, c'est renoncer à vivre et à décoder le monde. Arrimé à la mémoire, dans la terreur de l'oubli, le je ne vaut plus la chandelle : il se dissout.

La sentinelle pose ses armes et se tourne du côté du couchant.

Dans le livre suivant, tout récent — *Souffles couplés* —, un personnage souffre d'hypermnésie, cette affection contagieuse qui touche les survivants et se transmet aux familles. Un traumatisme, un écran de fumée, trop opaque pour y discerner quoi que ce soit, trop sombre pour s'y retrouver, et, comme l'œdème paralysant un membre traumatisé, une mémoire omniprésente, cataloguant chaque événement. Dans ce stalag temporel, le travail de mémoire est entrepris sous l'œil glacé d'un kapo intraitable. De l'autre côté des barbelés, c'est, réservé aux gradés, l'oflag halluciné, où le regard ne rencontre plus que lui-même.

Apprendre à oublier est une expression de la liberté, un avatar de l'étincelle qui attise chaque souffle. C'est aussi un moyen pour faire face à l'irregardable.

Affranchis de la gangue qui ne saurait indéfiniment faire écran, comptables du tri par nous seuls opéré, funambules virevoltant sur le fil tendu entre un passé à conserver et un avenir à construire, nous saurons ainsi, peut-être, enfin, danser.